JEAN RICHEPIN 1849–1926

Le Spectre

Je t'ai vu, comme on voit le jour en plein midi.
Mon regard vers le tien fut un glaive brandi,
Qu'on pousse à fond, la pointe en ligne, et qui pénètre.
Et, tel je t'ai vu, tel je te ferai connaître.

Tu ne ressembles pas à ton portrait trompeur
Qu'ont fait nos lâchetés avec des mains de peur.
Tu n'es point ce grotesque évadé d'ossuaire
Dont le squelette blanc secoue un blanc suaire
Dans les vapeurs du clair de lune pour décor.
Non ! Ta figure, c'est du noir, du noir encor,
Du noir toujours, du noir tellement noir… Écoute !
La nuit où je t'ai vu, Spectre, on n'y voyait goutte ;
Mes doigts, tendus vers l'ombre, en palpaient l'épaisseur,
Et mes yeux s'écrasaient contre un mur de noirceur ;
Or, dès que tu parus sur cet écran funèbre,
Ta noirceur à toi, Spectre, essence de ténèbre,
S'y détacha, si dense en son opacité,
Que le mur de noirceur fut un mur de clarté.
Mais ta noirceur intense, infinie, absolue,
Abîme de néant où tout l'être conflue,
Loin de m'épouvanter, me charmait. Car l'azur,
Le ciel, l'air, le soleil, l'amour, en est-on sûr ?
Non ! Tout coule par la durée et l'étendue ;
Mais lorsqu'enfin par toi tout se fixe, arrêté,
C'est dans la certitude et pour l'éternité.
O profond, savoureux, extasiant délice !
Sentir que lui, ce moi, cette chose qui glisse,
Se fait, défait, refait, devient, incessamment,
Sans qu'on puisse jamais le saisir un moment,
Sentir qu'on va soudain, dans ta noirceur intense,
Infinie, absolue, en toucher la substance,
Et qu'on la tiendra là, concentrée en ce point

Où tout l'être du moi consiste à n'être point !
O Spectre, ô Noir, seul vrai parmi tous nos mensonges,
Seule réalité dont se tissent nos songes,
Sécurité suprême où je sais être coi
Dans l'inconscient rien final, voilà pourquoi
J'ai pu te regarder, Spectre, sans épouvante,
Et même, d'une bouche idolâtre et vivante,
Sur le trou noir et mort de la tienne poser,
En m'y pâmant d'amour, le rêve d'un baiser.